

PAUL VERCHÈRES

# Le crime de la Créole



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-031

# **Le crime de la Créole**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 564 : version 1.0

# **Le crime de la Créole**

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

## I

Mon nom est Paul Verchères.

Je suis le cousin de Guy Verchères, cet homme étrange qui me surprend moi-même tous les jours.

Pourtant, je suis le « compagnon de route » de Guy depuis déjà dix ans.

Depuis, en fait qu'il est revenu définitivement au Canada, après un voyage dans presque toutes les parties du monde.

Guy a quarante ans...

On lui en donnerait trente à peine.

Et Guy, véritablement, est un gentleman-cambrioleur.

En soi, cette personnalité n'a rien d'étrange...

Elle le devient par exemple quand Guy, ennemi acharné du crime brutal, sale, devient détective, et pour le compte même de la police,

joue le rôle d'un simple policier.

J'ai souvent demandé à Guy :

– Mais qu'est-ce qui te pousse à agir ainsi ?...  
Pourquoi la lutte au crime, quand toi-même...

– Quand moi-même je suis un criminel ?...  
Tout dépend de l'interprétation que l'on met au mot « crime », Paul...

– Mais tu ne peux pas nier que tu es un gentleman-cambrioleur ?

– Non, je ne le nie pas. Cependant, j'aimerais bien que l'on sache la différence que je fais. Moi, je soulage un riche d'une somme ou d'un objet précieux. Je sépare cette valeur reçue en deux moitiés. L'une pour mon usage personnel, et l'autre pour une charité de mon choix...

– Je sais.

– C'est une conception assez... différente du crime.

Il faut dire que je m'étais voué à la tâche de rapporter les exploits de Guy pour la postérité...

Et en ce faisant, je rencontrais de telles

aventures que je n'en croyais parfois mes oreilles...

C'était surtout cet empressement de Guy à se mettre à la poursuite d'un meurtrier, dès, et aussitôt que le lui demandait Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale...

En ceci, Guy était un homme étrange.

Par ailleurs, complètement le personnage du parfait gentleman-cambrioleur.

Grand et mince, très élégant, amant du luxe.

Et surtout doué d'une personnalité extrêmement forte.

Des yeux mobiles, curieux.

Une bouche volontaire.

Des épaules larges et des hanches étroites.

Guy a toujours plu aux femmes...

Ce soir-là, il me raconta une histoire que je crus un moment être une pure invention de son imagination.

Mais je connais assez Guy pour savoir qu'il ne

ment pas.

Qu'il ne dit que l'exacte vérité.

C'était l'histoire du crime de la Créole.

– C'est arrivé deux ans avant mon retour au Canada.

– Il y a douze ans, donc...

– Oui, c'est ça.,

– J'étais à Haïti, à Port-au-Prince. En simple touriste... C'est là que j'ai eu connaissance de ce crime dont les échos parvinrent jusqu'ici... Le Crime de la Créole... Attends voir, je vais te raconter ça...

Et Guy se mit en devoir de me raconter cette histoire que je vous relaterai :

Le Crime de la Créole.

## II

Quand Guy arriva à Port-au-Prince, il fut surpris de la beauté de cette ville.

Étagée le long du flanc d'une montagne, ombragée de palmiers, Port-au-Prince semblait une ville de féerie, toute blanche, endormie et tranquille.

Guy choisit un hôtel qui lui parut moins achalandé que les autres, et s'y installa.

Au bout d'une semaine, il avait visité Haïti d'un bout à l'autre.

Mais le climat l'enchantait, et il décida de rester encore quelque temps.

Et comme il n'avait aucune affaire à compléter là, comme il n'avait prévu aucun vol de quelque genre que ce soit, il se reposa.

Repos complet, absolu.

Repos haïtien.



Mais ce repos devait être de courte durée.

Car deux jours après cette sage décision de prolonger son séjour là, Guy se trouva plongé dans un crime horrible, qui l'immobilisa à Haïti durant un mois...

Une nuit, Guy dormait.

La nuit était belle et bleue, et l'air tiède.

Fenêtre grande ouverte, Guy dormait.

La rue était déserte.

Une automobile se hasardait de temps en temps.

Mais comme on est sévère par là pour ceux qui font du bruit, l'auto passait presque silencieuse.

Au cœur de la nuit, vers trois heures, un cri réveilla Guy.

Un cri horrible qui monta de la rue.

Un cri qui se répéta...

Devint une suite ininterrompue de hurlements sauvages.

Comme la clameur d'un animal blessé...

Guy prit quelques secondes à se réveiller, mais quand il se rendit compte du bruit, du cri, il sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre.

Il n'était pas seul.

Partout les fenêtres s'illuminaient...

Le mur de l'hôtel était parsemé de têtes se penchant au-dessus de la croisée, pour voir d'où venaient ces sons terribles.

Guy vit une maison, devant l'hôtel, une maison dont la porte ouverte laissait couler un flot de lumière crue sur le trottoir.

Et dans la rue, devant la maison, une femme en robe claire.

Du deuxième étage, Guy ne vit pas tout de suite ce qui se passait.

Mais il put très vite distinguer.

La femme était une Créole.

Dans sa main elle tenait un long couteau ruisselant de sang.

Elle criait, éperdument, ce cri horrible qui secouait les échos de la nuit.

Guy se rendit compte que quelque chose de pas ordinaire se passait.

Il rentra dans sa chambre et s'habilla en vitesse.

En trois minutes il était rendu en bas.

De toutes parts accouraient des curieux.

Et toujours, elle criait en montrant l'intérieur de la maison...

Guy se précipita vers cette porte ouverte...

Voir ce que montrait ainsi la créole.

Ce qu'il vit là était si horrible qu'il n'y pense pas, encore aujourd'hui, sans frissonner.

Trois enfants en bas âge, la tête complètement tranchée, gisaient sur le parquet.

Guy revint vers la femme, qui avait cessé de crier...

Il lui prit le bras.

Mais alors elle se mit à rire...

Mais d'un rire de folle...

Ce drame qui venait de se passer avait fait perdre la raison à la femme.

La police arrivait.

Dans la rue maintenant grouillante de monde, la police se frayait un chemin.

– Laissez-nous passer... Allons, circulez, circulez !

On se rangeait pour laisser passer la loi...

Guy ne lâcha pas le bras de la Créole tant qu'un policier ne fut pas venu.

Et alors il dit :

– Tenez-la bien. Elle a perdu la raison, je crois...

Des curieux, plus braves, allèrent voir par la porte, le spectacle sanglant des trois enfants si atrocement mutilés.

Ceux-là racontèrent aux autres ce qu'ils avaient vu.

Des femmes perdaient connaissance.

Des hommes discutaient.

C'était un charivari épouvantable.

Guy se fraya un chemin jusqu'à la maison.

Il entra.

La police, peu habituée à de tels drames, le laissa entrer sans protester.

Alors, longuement, Guy examina les cadavres, le parquet autour...

Il se pencha, à un moment donné, et ramassa un objet par terre.

Puis il sortit, marcha vers la créole, toujours retenue par un policier.

Il examina la robe de la femme...

Dans son esprit l'image exacte des trois cadavres et de leur position, restait gravée comme une photographie.

Guy réfléchit un instant, décida qu'il n'y avait rien à faire pour le moment et remonta à sa chambre.

Il prit du temps à se rendormir.

Le bruit de la rue, le souvenir de ce qu'il  
venait de voir le tinrent longuement éveillé.

Puis, au petit jour, il s'endormit.

### III

Quand il s'éveilla, il était midi.

Il crut avoir vécu un mauvais rêve.

Le souvenir était vague, et semblait plutôt un relent de cauchemar.

Mais quand il entendit les crieurs de journaux hurler la nouvelle, il lui fallut admettre qu'il n'avait pas rêvé.

« Une femme assassine ses trois enfants ! On la croit folle ! »

Guy s'habilla d'un air songeur, et descendit à la salle à manger.

Le repas qu'il prit fut consommé sans appétit.

Il avait martel en tête et entendait bien régler le cas.

Le journal qu'il avait acheté ne lui apprit pas grand-chose qu'il ne sut déjà...

Excepté le nom des victimes, le nom de la femme.

Thérèse Mildieux.

Ses enfants : Jacqueline, Lise, et Robert...

Jacqueline, quatre ans.

Lise, six ans.

Robert douze ans.

Le mari était absent.

Il travaillait dans une plantation de sucre de Saint-Domingue.

La police donnait un verdict prématuré de folie...

« Il semble même, disait le journal, qu'on ne lui fera pas subir de procès, mais que le coroner la déclarera folle. »

Guy Verchères lut cette déclaration avec un étrange sourire...

Quelque chose lui disait que la police se trompait...

Se trompait grandement.



Que tout ce qui semblait tel pouvait bien ne pas l'être !

Il se hâta de terminer son repas, et sortit.

Au premier policier venu, il demanda :

– Les quartiers-généraux de la police, c'est loin ? L'agent montra une bâtisse blanche s'élevant aux côtés d'un parc.

– C'est là...

Guy marcha à grands pas.

Au commis qui trônait derrière un comptoir de réception, il dit :

– Je voudrais voir le chef de police.

– Il est très occupé...

– Dites-lui que c'est au sujet du crime de cette nuit.

Il attendit un moment.

Le commis ne fut pas long à reparaître.

Il fit signe à Guy de le suivre.

Une marche qui les mena au deuxième étage.

Devant une porte, le commis s'effaça.

– C’est ici. Vous pouvez entrer.

Guy entra.

Le chef de police était un homme jovial, rubicond, aux yeux vifs.

– Vous désirez me voir au sujet du crime de cette nuit ?

– Oui.

– Prenez ce siège, monsieur.

– Merci.

– Et maintenant, je vous écoute...

Guy se mit à sourire.

– Vous ne reconnaissez pas mon visage ?

Le chef de police le scruta un instant.

– Franchement, non.

– Mon nom vous dira peut-être quelque chose... Je suis Guy Verchères.

– Guy... Verchères, avez-vous dit ?

– Le nom ne vous dit rien ?

Un moment le chef de police réfléchit...

– Pas Guy Verchères le...

Guy se mit à rire.

– Justement, le gentleman-cambrioleur, comme on se plaît à me surnommer...

Le chef de police rougit violemment, et partit pour se lever...

Mais Guy le retint du geste.

– Un instant. Je ne suis recherché par aucun corps policier. Je n'ai commis aucun crime dans votre pays. Alors, si vous le voulez, ne cherchez pas à m'arrêter, et plutôt, écoutez-moi.

Le chef de police se rassit...

– Votre capture...

– Je sais, ma capture est un beau fleuron... Encore faut-il que je sois recherché. Comme ce n'est pas le cas, causons tranquillement au sujet du crime qui nous intéresse...

– Vous êtes reconnu comme excellent détective.

– Je ne fais que mon devoir...

– Tout de même votre réputation vous

précède...

– Merci du compliment... Revenons à nos moutons...

– Je vous écoute.

– J'étais présent cette nuit.

– Ah ?

– Je demeure à l'hôtel en face.

– Bon, bon.

– J'ai entendu les cris de la femme...

– On me dit qu'ils étaient horribles.

– Très énervants, oui.

– Et alors ?

– Je me suis permis de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des lieux du crime.

– Oui ?

– Et j'en suis venu à la conclusion que cette femme n'est pas coupable.

Le chef de police bondit sur sa chaise.

– Pas coupable ?

- Non.
  - Êtes-vous fou ?
  - Je ne suis pas fou.
  - Mais c’est insensé.
  - Je crois ne pas me tromper en affirmant qu’elle n’est pas coupable.
  - Mais elle a été trouvée...
- Guy coupa :
- Je le sais, couteau à la main...
  - C’est suffisant, je crois !
  - Mais non, c’est une preuve de circonstances.
  - Allons donc...
  - Supposons qu’elle serait entrée chez elle...
  - Oui ?
  - Qu’elle aurait trouvé ses enfants assassinés ?
  - Oui.
  - Qu’elle se serait emparée du couteau...
  - Je vous suis.
  - Et qu’elle serait sortie, en proie à un choc

terrible.

Le chef de police secoua la tête.

– Fantastique !

– Mais possible.

– Certainement que c'est possible. Tout est possible...

– Alors ?

– Alors je me refuse tout simplement à croire votre théorie...

Guy se pencha en avant sur sa chaise.

– Et si je pouvais prouver mes avances ?

– Ah, ça, c'est différent...

– Alors laissez-moi questionner l'examineur médical, et vous verrez...

– Un instant, je vais le sonner.

Le chef de police appuya sur un bouton disposé sur le mur, près de sa chaise.

En attendant la venue du médecin, le chef de police offrit un cigare à Guy Verchères.

– Comprenez-moi bien, monsieur Verchères,

je suis prêt à vous appuyer de toutes mes forces si vous découvrez quelque chose pour prouver votre théorie... Mais dans le moment, je ne peux me résoudre à y croire...

– Je vous prouverai, je crois, que j’avais raison...

On frappa à la porte du bureau.

– Entrez !

Un grand type maigre, les joues creuses, apparut.

– Vous m’avez fait demander, chef ?

– Oui, entrez, je vous prie.

Le médecin entra.

Le chef lui montra Guy Verchères.

– Monsieur Verchères, ici, voudrait vous poser quelques questions.

Puis, se tournant vers Guy Verchères :

– Le docteur Larue est très consciencieux.

Guy se leva, alla s’appuyer contre le rebord de la fenêtre.

– C’est une théorie que j’ai au sujet du crime Mildieux.

– Oui ? dit le médecin.

– Vous avez examiné la position du cadavre du petit garçon de douze ans ?

– Oui.

– Vous n’avez rien remarqué d’anormal ?

– En quel sens ?

– Cet enfant ne s’est-il pas débattu avant de se laisser tuer ?

Le docteur se ferma les yeux un moment.

– Franchement, je crois que oui...

– La position des membres ?

– Oui. La jambe repliée sous lui, le corps comme tordu un peu.

– Et quels sont les résultats de l’autopsie...

Le docteur eut un éclair dans les yeux.

– Voilà justement un point... Les deux filles sont mortes directement de leurs blessures, tandis que le garçon est mort d’un coup à la tête qui lui



a valu une triple fracture du crâne.

– Indiquant ?

– Indiquant qu’il y eut lutte.

– Justement. L’enfant s’est débattu, et il a été frappé d’abord, égorgé ensuite.

Le médecin approuva de la tête.

– Vous avez raison.

Le chef de police, silencieux et attentif jusque là, demanda :

– Mais en quoi cela peut-il prouver quoi que ce soit de nouveau ?

Guy Verchères mit la main à sa poche.

Il tira un objet.

Un objet qu’il déposa sur le pupitre.

– Voici.

Les deux autres occupants du bureau se penchèrent au-dessus du pupitre.

– Et puis quoi, c’est un bouton.

Guy toucha du doigt le bouton d’écaille, d’un dessin assez spécial.

– Il a la distinction d’avoir été dans la main du garçon, quand je l’ai trouvé.

– Oui ? Et puis ?

Guy martela d’une voix sourde :

– La robe que portait cette nuit, que porte encore madame Mildieux, accusée du meurtre de ses enfants, n’a aucun bouton ressemblant à celui-ci.

Il regarda le chef de police bien en face :

– De plus, j’ai examiné la robe de Thérèse Mildieux, et il ne lui manque aucun bouton...

Il montra le bouton.

– En l’arrachant, un morceau de la robe est venu avec...

Il mit les mains dans ses poches :

La robe de Thérèse Mildieux ne compte aucun accroc.

## IV

L'éclair aurait frappé dans ce bureau que la surprise n'aurait pas été plus grande.

Le docteur se mâchait la lèvre en poussant de gros soupirs.

Le chef de police s'était laissé tomber sur son siège.

– Diable, de diable, de diable !

Guy triomphait.

– Une tierce personne était présente.

– Mais qui ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi ?

– Je le sais encore moins.

Le chef de police s'essuyait le front en sueur.

– Mais cela devient un crime horrible.

– Certainement.

– Préméditation, sadisme.

Guy marchait de long en large de la pièce.

– Je ne connais personne de ces gens, et je serais bien en peine de dire pourquoi ce crime a été commis... Mais j'aimerais...

– Quoi donc ?

– J'aimerais pouvoir mener l'investigation jusqu'au bout.

– Je vous y engage, monsieur Verchères.

Content de se débarrasser de ce crime, le chef de police arborait un large sourire.

– Je ne demande vraiment pas mieux.

Guy tendit sa main.

– Alors, c'est chose entendue. Je commence immédiatement.

Il se tourna vers le médecin.

– Quel est l'état de madame Mildieux ?

– Satisfaisant.

– Et sa raison ?

- Encore sous l’empire du choc nerveux.
- Incurable ?
- Pas du tout. Dans une semaine il n’y paraîtra plus.
- Il n’est pas possible de la questionner ?
- Oh, non !... Elle divague...
- Elle ne dit rien de spécial ?
- Non, c’est une folie douce. Elle chante des berceuses nègres...

Guy prit son panama sur le pupitre.

– Je vais me contenter de questionner les voisins... On ne sait jamais...

Il sortit, laissant là le chef de police qui n’en croyait pas encore ses oreilles.

Dehors, il marcha les deux coins de rue qui le séparaient de son hôtel.

Dans sa chambre, il s’étendit sur le lit, et songea longuement.

Ce qu’il se creusait la tête pour trouver, c’était surtout un mobile à ce crime.

Il avait confiance, qu'ayant trouvé un mobile logique pour un tel crime, l'arrestation du vrai criminel serait simple et facile.

Puis, lorsque le soir commença à tomber, il sortit.

Il traversa la rue en face de l'hôtel, et s'adressa à un homme.

Cet homme était assis sur le pas de sa porte.

La porte voisine de la maison de Thérèse Mildieux.

– Bonsoir monsieur.

– Bonsoir.

L'homme affectait une indifférence qu'il ne possédait pas.

– Vous permettez que je m'assois avec vous ?

– Certainement.

– Une belle soirée, n'est-ce pas ?

– Ah, oui, une belle soirée en effet.

L'homme semblait devenir plus cordial.

– Vous connaissiez Thérèse Mildieux, votre

voisine ?

– Ah, oui.

– Quelle sorte de femme était-elle ?

– La sorte que, si elles sont comme ça, il ne faut pas les en blâmer.

– Comment donc ?

– Toute une histoire...

– Racontez-la moi ?

Le vieux cracha dans la rue.

– Mais ça prend pas du temps à la raconter.

– Dites toujours.

– Thérèse s'est mariée avec Prosper Mildieux il y a deux ans.

– Mais les enfants ?

– Ceux de sa première femme.

– Ah ?

– La mère de Prosper haïssait bien Thérèse.

– Pourquoi ?

– On ne sait pas pourquoi une belle-mère peut

haïr sa bru.

– Non, c’est vrai.

– Ça faisait pas deux mois qu’ils étaient mariés, la bisbille commença.

– Au sujet de la belle-mère ?

– Justement à son sujet.

– Des discussions violentes ?

– Oui, et plus que ça. Des coups.

– Des coups ?

– Mildieux a battu sa femme.

– Qu’est-ce qu’elle a fait ?

– Que voulez-vous qu’elle fasse, elle a continué à vivre.

– Et la belle-mère ?

– Elle est restée chez son gendre.

Guy était intéressé.

– Alors, elle y demeure encore ?

– Non, elle est partie le mois dernier...

– Ce qui veut dire que ce soir...



- Thérèse était seule à la maison.
- Vous n’avez rien entendu ? Rien vu ?
- J’ai rien vu autre chose que le meurtre...
- Comme tout le monde cette nuit ?
- Comme tout le monde, monsieur.

Guy resta songeur.

Puis il demanda :

- Et vous n’avez rien entendu auparavant ?
- Non.
- Personne n’est arrivé ? Personne n’est venu chez elle ?
- Pas à ma connaissance.

Il cracha de nouveau sur le pavé.

– Et vous pouvez être sûr que je n’ai vu personne... Si je les avais vus, je les aurais reconnus.

- Bon, je vous remercie.

Guy se leva, marcha quelques pas, puis revint.

- Écoutez, dites-moi votre nom ?

– Richard Le Moulin.

– Bon, je m’en souviendrai.

Il partit.

Il avait appris, en peu de temps, beaucoup de choses.

Thérèse avait une belle-mère qui la haïssait.

Thérèse et son mari Prosper ne s’entendaient probablement pas.

Peu à peu, dans l’esprit de Guy, s’ébauchait le crime.

Il se reconstituait.

Comme à devenir lucide...

Il revint de nouveau vers son informateur.

– Je m’excuse de vous déranger de nouveau, mais me diriez-vous le nom de la belle-mère ?

– Adrienne DuMalo.

– Et où habite-t-elle ?

– À l’autre bout de la ville.

Il lui jeta une adresse.

– N'importe quel taxi vous conduira où vous voulez aller.

## V

Guy traversa la ville.

À toute allure.

Comme tous les taxis d'Haïti, celui-là allait particulièrement vite.

Le vieux de l'escalier avait raison, la belle-mère restait à l'autre bout de la ville.

Le taxi atteignit une rue.

Celle de l'adresse.

Puis une maison.

Guy reconnut le numéro.

Le taxi stoppa, et Guy en descendit.

– Attendez-moi, il se pourrait que vous me rameniez.

C'était une ancienne maison en terre battue.

Guy frappa à la lourde porte en bois de cotonnier.

Une fois.

Puis une autre fois plus fort.

Mais personne ne vint.

Une voisine se sortit la tête par une fenêtre.

– Qui voulez-vous voir ?

– Madame Adrienne DuMalo.

– La mère de Mildieux ?

– Oui.

– Elle est pas là. Elle reviendra ce soir seulement.

– Savez-vous où elle est ?

La femme fit un geste de ses mains.

– Ah ! Je le sais pas.

– Elle ne vous l’a pas dit ?

– Non. Elle est partie ce matin.

– Merci beaucoup.

Il revint à son taxi à petits pas.

Cherchant une idée...

Mais il ne trouva rien de mieux qu’une ferme

intention de revenir le lendemain matin, et demanda au chauffeur de le conduire à son hôtel.

Là, il dormit.

Il était dix heures du soir, et il avait passé une journée fatigante.

Cette fois, le sommeil ne fut pas long à venir.

## VI

Au matin, il se réveilla frais et dispos.

Le matin était clair, les oiseaux chantaient.

Guy avait de la verveine au cœur.

Une chanson sur les lèvres.

Il se hâta de s'habiller, de sortir de sa chambre.

À la salle à manger, il déjeuna en vitesse.

Puis, regardant à sa montre, il vit qu'il n'était que neuf heures, et décida de courir en vitesse chez la belle-maman.

Un autre taxi le mena.

Cette fois, à ses coups à la porte, on vint ouvrir.

Une grande vieille, sèche, le visage hâve.

– Vous êtes madame Du Malo ?

– Oui.

– Est-ce que je pourrais vous parler quelques instants ?

La vieille fit un geste.

– Mais oui, entrez.

Il la suivit dans l'intérieur de la mesure.

– Ce n'est pas un palais que vous voyez là...  
Mais j'y suis tranquille, et ça me plaît.

Guy alla tout de suite droit au vif du sujet :

– Vous êtes la belle-mère de Thérèse Mildieux ?

– Oui.

– La pauvre femme est accusée d'un crime bien terrible, n'est-ce pas ?

La vieille fit un mouvement d'épaules :

– Bah !

– Vous ne compatissez donc pas ?...

– D'abord, qui êtes-vous, monsieur ?

– Je suis de la police, madame.

– Ah ?

– Oui.



- Le crime de ma bru ne me surprend pas.
  - Non ?
  - Non, pas du tout.
  - Et comment ça ?
  - J’avais toujours dit à mon garçon de ne pas épouser.
  - Il l’a épousée quand même, à ce que je vois.
  - Oui.
  - Et vous la croyez coupable ?
  - Est-ce que ça pourrait être autrement ?
- Guy approuva :
- Il est vrai que les preuves contre elle sont accablantes.
  - Très accablantes.
  - Où étiez-vous, aujourd’hui ?
  - À la ville, je m’occupais de faire enterrer mes petits-enfants.
- Furtivement, la vieille essuya une larme.
- Les pauvres victimes, les vraies, ce sont eux...

Guy regardait la vieille.

– Cette femme n’avait aucune qualité... Mon Prosper était averti. Il se rend compte de lui-même...

Elle fit un geste tranchant avec la main...

– Que je ne me trompais pas...

Guy l’observait.

Il regardait surtout sa robe...

– Où étiez-vous la nuit du crime ?

– Où j’étais ?

– Oui.

– Ici.

– Seule ?

– Évidemment.

– Vous n’êtes pas sortie ?

– Non.

– Pourriez-vous prouver que vous étiez ici ?

La vieille eut un sourire méchant :

– Pourriez-vous prouver que je n’y étais pas ?

Guy changea de tactique.

– Évidemment, après les grosses discussions que vous avez eues avec votre bru, on pourrait supposer...

– Supposer quoi ?

Mais Guy laissa tomber la phrase sans rien ajouter.

La vieille le pressa :

– Supposer quoi ?

– Je parlais... pour parler...

Il se leva pour prendre congé.

La vieille lui barra le chemin de la porte.

– Je veux savoir ce que vous avez commencé à dire... Mais il la repoussa, et sortit sur le seuil. Il se retourna vers la vieille.

– Si vous saviez, madame DuMalo, comme tout ce crime me répugne, me dégoûte...

La vieille le regardait.

– Si vous saviez comme j’aimerais autant ne pas avoir à vous questionner, vous... à en

questionner d'autres.

– Quels autres ?

Guy Verchères eut un geste vague.

– Les autres... tous les autres...

Puis il eut comme un sursaut de mémoire.

– Je dois questionner celui qui a vendu le couteau au coupable. J'ai retracé l'origine de ce couteau.

La vieille était pâle.

– Et comme l'achat semble récent, il est probable que je pourrai avoir un bon signalement du coupable...

Il ajouta :

– Celui ou celle qui sera décrit, devra expliquer une autre chose... devra expliquer que l'objet perdu et trouvé près du cadavre ne lui appartient pas... ET LE PROUVER. Ce sera surtout ça, la partie dangereuse...

Et sans laisser le temps à la vieille dame DuMalo de répondre, il sortit de la maison.

Il enfila dans la rue.

Fit cent pas jusqu'au prochain coin.

Tourna le coin...

Et immédiatement il pivota sur ses talons, et vint se poster à l'encoignure.

La tête à peine sortie, il surveillait la maison.

La maison où, d'après Guy Verchères, demeurait le seul auteur du crime horrible.

Car il était maintenant certain que la vieille était coupable.

Que Thérèse Mildieux ne l'était pas.

Mais comment se faisait-il que Thérèse Mildieux soit encore vivante ?

Et que la vieille ait pris la chance énorme que Thérèse devienne folle ?

Cela, Guy Verchères se réserva de l'éclaircir plus tard.

Pour le moment, il surveillait.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Une dizaine de minutes.

La vieille sortit.

Fichu sur le dos, châle sur la tête.

Elle marchait rapidement, ses mains sous le fichu.

Elle allait passer à côté de Guy.

Il courut, et se réfugia dans une entrée sombre.

La vieille passa.

Mais elle ne le vit pas.

Quand elle fut rendue assez loin sur la rue, Guy emboîta le pas derrière.

Et la suivit.

Artiste en ce domaine, il put le faire sans qu'elle le sache.

Sans éveiller chez elle le moindre soupçon.

La vieille prit par les pentes.

Elle descendait vers le quartier commercial.

La marche essoufflante dura quinze minutes.

Puis elle tourna un coin, et quand Guy y arriva, elle n'était plus là.

Il marcha lentement, scrutant les devantures de magasins.

L'une d'elles le fit sourire.

« CHARLES LESBAS », Quincaillier.

Le couteau ?

Le couteau qu'il avait prétendu être retracé ?

Mais qui ne l'était pas...

Il pivota sur ses talons, entra en coup de vent dans le magasin...

Lesbas, de toute évidence, marchait vers l'arrière de son magasin.

Il était suivi par la vieille.

Et celle-ci, dans sa main, tenait un couteau que Lesbas ne pouvait voir, car elle le tenait caché derrière elle, et Guy, lui, pouvait parfaitement le voir.

Il cria :

– Haut les mains ou je tire !

Son revolver à la main, il tenait la vieille en joue.

Il s'approcha lentement, et ne jeta qu'un seul mot au marchand :

– Police !

Puis à la vieille DuMalo.

– Alors, c’est comme ça que les plus habiles criminels se déclarent, se vendent par un simple faux-pas...

Il s’appuya au comptoir, revolver pointé vers le cœur de la suspecte.

– Laissez tomber votre couteau, madame, et puisque vous êtes prise, racontez-moi comment cela s’est passé... Ça vaudra mieux...

La vieille le regardait avec des yeux féroces :

– Salaud de cochon !... Vous jouez de sales petits tours, monsieur de la police...

Guy se mit à rire.

– J’en connais qui joue des tours autrement plus sales...

Il redevint sérieux.

– Comme tuer trois enfants sans défense, par exemple, pour jeter le blâme du crime sur une bru que l’on hait...

La vieille cria :



– Oui, je la hais !

Elle en bavait.

– Je l’ai toujours haïe, depuis le premier jour que Prosper la connaît. Je hais tout chez elle, son air, son caractère, sa façon de marcher, sa façon de parler... Tout...

– Et vous avez tué les enfants ?

Guy fit un signe imperceptible, et le marchand le comprit à mi-mot...

Il s’en alla vers l’arrière du magasin, et bientôt Guy entendit le déclic du téléphone.

La police serait ici bientôt.

La vieille, la tête basse, se parlait comme à elle-même...

– Prosper avait une bonne femme, qui lui a donné des beaux enfants.

Elle s’essuya le nez du revers de sa main.

– J’étais bien fière qu’il soit marié. Puis, sa femme est morte. Vite, du jour au lendemain. Alors Prosper a commencé à trouver le temps long, toujours tout seul...

Guy s'assit sur le bord du comptoir.

Il écouta l'histoire de la vieille DuMalo...

## VII

Elle avait eu Prosper d'un premier mariage.

L'enfant était débile, et avait mis longtemps à prendre le dessus.

Quand il fut à l'âge de se marier, il en parla à sa mère.

– Je crois qu'il serait temps que je prenne femme.

Elle se nommait Mildieux en ce temps-là, du nom de son premier mari.

Madame Mildieux commença donc une tournée, afin de dénicher une femme à son fils.

Ce ne fut pas long.

Un jour elle amena cette fille à la maison. Une créole des terres de l'intérieur.

– Ça te fera une bonne femme, Prosper, une bien bonne femme.

Le garçon se maria.  
Au goût et suivant les désirs de sa mère...  
Et la femme lui donna des enfants.  
Le mariage durant quinze ans fut un paradis.  
La vieille madame Mildieux, enchantée de sa  
bru, ne tarissait pas d'éloge...  
Et la vie coulait, calme et tranquille.  
Puis, un jour, la femme mourut.  
Stupidement, d'une mauvaise infection.  
Prosper fut au désespoir, et la vieille Mildieux  
pleura longtemps cette bru excellente.  
Plusieurs mois se passèrent.  
Prosper portait son deuil avec fidélité.  
DANS LA MAISON, ON NE RIAIT PLUS.  
Les enfants, tristes, semblaient comprendre le  
grand malheur qui s'était abattu...  
Un jour, Prosper arriva avec une fille.  
Dix ans plus jeune que lui.  
Il dit à sa mère :

– Voici ma femme. Nous venons de nous marier. C’est elle qui prendra la place de la première.

Sans être consultée, sans qu’il y ait de son choix et avis, une nouvelle femme venait d’entrer dans la maison.

Et elle se mit à la haïr.

La jeune femme cherchait l’amitié de la vieille...

– Nous pourrions nous entendre, nous pourrions être heureux, ensemble...

Mais la vieille rageait, et ne répondait pas à ces avances,

Un jour elle partit, et s’en alla demeurer dans une maison qu’elle possédait dans le quartier indigène.

De cette heure-là, elle ne vit plus Prosper, ses enfants et sa femme.

Mais elle paya des magiciens pour qu’ils jettent un sort sur cette femme maudite.

Les sorts ne firent aucun effet.

Elle trouva d'autres magiciens, d'autres sorts... sans résultats.

Elle décida de régler elle-même le cas.

– Puisque le dieu du voodoo ne veut pas m'écouter, je serai moi-même la vengeresse.

Elle partit vers la ville haute, où demeurait Prosper.

– Je la tuerai... celle qui m'a enlevé mon fils.

Elle criait presque en marchant.

– Je la tuerai...

Puis, l'idée lui vint...

– Non, je ne la tuerai pas.

C'était une idée terrible...

Elle ne tuerait pas la femme...

Elle laisserait le soin à la justice de le faire.

Elle tuerait les enfants, et ferait passer le crime sur le dos de la femme, de l'infâme Thérèse Mildieux...

Ainsi, ce serait une double vengeance.

– Je ne puis plus voir ces enfants, et je souffre

trop de les savoir si proche, et pourtant si loin...  
Autant qu'ils soient morts.

Et elle ajouta.

– La police arrêtera la femme, on la jugera,  
elle sera pendue.

Elle rôda autour de la maison...

Quand le soir fut venu, elle s'introduisit dans  
les chambres, une par une.

Elle descendit les enfants, l'un après l'autre, et  
elle les égorgea.

Quand ce fut le tour du plus vieux, il se  
réveilla, cria et se débattit.

Elle l'assomma avec une chaise...

Le bruit éveilla Thérèse et elle descendit...

Mais la vieille était partie, et seule restait ce  
couteau...

On sait le reste...

Thérèse sortit dans la rue, en criant... et perdit  
la raison...

Quand Guy Verchères, alla visiter la belle-

mère, doutant du crime de la jeune créole à cause du bouton arraché de la robe de l'assassin durant son combat avec le plus vieux des enfants, il lui déclara que le couteau avait été retracé, celle-ci eut peur, et décida de fermer la bouche du marchand à jamais...

Ce fut ce qui la perdit...



## Épilogue

Pendant ce récital, le chef de police était entré.

La vieille continua sans broncher, la tête basse, la voix morne.

Les aveux étaient complets...

Il n'y avait plus rien autre à faire qu'amener la vieille.

Guy, de son côté, ne trouva pas cette solution si intéressante, car il lui fallait demeurer à Port-au-Prince durant un autre mois, pour témoigner au procès...

Ce qui fit dire au chef de police :

– Après tout, c'est le couronnement de vos efforts !...

Mais Guy secoua la tête :

– J'aurais franchement mieux aimé que cette vieille se soit suicidée, ou n'avoir pas solutionné le crime...

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas... La vieille était malheureuse... Ses méthodes étaient draconiennes, mais elles étaient sincères...

Et il baissa la tête.

– J’aurais pas dû me mêler de tout ça, rester chez moi, bien tranquille...

# **Conchita la Merveilleuse**

Le party battait son plein.

Le party qui était une danse.

Chez Duranleau, ce soir-là, on faisait grand bal, et c'était la fête où l'on s'amuse ferme.

Deux orchestres se relayaient afin que les danseurs s'essoufflent à plein gré.

Il y avait de quoi.

On célébrait l'anniversaire de naissance de madame Duranleau. Et ce qui plus est, par le fait du hasard qui fait souvent bien les choses, c'était aussi l'anniversaire de Julienne Duranleau, la cadette des enfants.

Or pour célébrer dignement cette double fête, on avait organisé le bal.

Trois cents invités remplissaient à craquer les vastes salons.

Et le plaisir était complet.

Madame Duranleau allait de l'un à l'autre.

– Vous vous amusez ? Tout va bien ? C’est à votre goût ?

– Mais oui, madame.

– Nous nous amusons bien !

– C’est magnifique, madame Duranleau.

Près de la porte, il se fit une légère commotion.

Un retardataire entrait.

Achille Adam arrivait.

En retard comme d’habitude.

– Madame Duranleau, je m’excuse. Je m’excuse beaucoup. Mais voilà, j’ai été retardé. Des embêtements... Et, je vous amène quelqu’un que vous ne connaissez pas... regardez-moi ça, cette belle fille ! Voyez-moi ça comme c’est beau, cette petite-là !

En effet, la femme aux côtés d’Achille était d’une très grande beauté.

Typiquement latine. Une sud-américaine, sans aucun doute.

Achille la présenta.

– Conchita Valdez, madame Duranleau. Une bonne amie.

– Je vous en prie, Achille, du ton que vous dites ça, madame Duranleau croira un tas de choses qui ne sont pas vraies. Je suis une amie, une camarade, c’est tout.

– Et c’est très bien ainsi, mademoiselle Valdez, répliqua madame Duranleau. C’est très bien ainsi, surtout avec Achille, c’est un tour de force. La sud-américaine sourit.

– Achille est très gentil, madame. Quand il ne l’est pas... j’ai des moyens de le retenir...

Achille riait.

– Allons, vous allez me faire passer pour une espèce de loup qui boit le sang des fillettes...

– Pas tout à fait, Achille, répliqua en riant madame Duranleau, mais presque ça...

Et elle quitta les deux nouveaux arrivés, les laissant à leurs propres armes.

Ce ne fut pas long.

La grande beauté.

La taille magnifique.

Le rire facile.

Le corps aguichant au possible de la belle Conchita eurent tôt fait de rassembler un groupe rieur autour des deux amis.

Un serviteur passa, portant des verres sur des plateaux.

Conchita se servit.

Et les autres l'imitèrent.

Madame Duranleau passa.

– Vous vous amusez bien ? Dansez, mes petits dansez !

On rit.

Quand elle fut partie, Conchita demanda :

– Je suis étrangère ici, je pose des questions. Il faut me pardonner.

– Je vous en prie, posez, mademoiselle, posez...

– Ce que je veux savoir, c'est ceci, le collier au cou de madame Duranleau, cette rivière de

diamants, c'est bien le Maj-El-Nor, le célèbre collier du Rajah de Mahore ?

– Oui.

– Ah ? Il est beau...

– Il vaut un demi-million de dollars.

– C'est un risque de porter ça ici, dit Conchita.

Un du groupe pointa vers une des entrées.

– Regardez !

– Quoi ? Qui ?

– Cet homme.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Il surveille.

– Le collier ?

– Oui.

– C'est un détective ?

– Oui.

– Ah, bon ? Et il y en a plusieurs ?

– Une quinzaine, je suppose.

– Tant que ça ?



– Oui. Il y a même des femmes.

– Des femmes ?

– Oui, j’en connais deux.

– J’aimerais voir ça, des femmes-détectives, moi.

– Venez, je vais vous en montrer.

Achille Adam se trouva seul avec les quatre jeunes gens qui restaient.

Conchita était partie avec Marcel Claude, le jeune avocat.

Il allait, soi-disant, lui montrer des femmes-détectives.

Ça ne rendit pas Achille dupe, car deux minutes plus tard il vit le couple qui dansait.

Mais il ne dit rien.

Ne fit rien.

Il avait son idée.

Une petite idée qui lui germait dans le cerveau.

La fête suivit son cours.

Le cours que suivent toutes les fêtes. On dansa et on rit, on but et on s'enivra.

Des couples se glissèrent par les portes fenêtres, et des autos parkées sortaient des murmures.

Un gong sonna à travers la maison, et la foule s'assembla lentement vers le grand salon.

On savait qu'à cette fête, chanterait Lionel Daunais.

Le gong devait signifier que le sympathique baryton commencerait son récital.

Et c'était ça.

Des chaises pliantes apparurent aux mains des serviteurs, et une dizaine de minutes plus tard, la foule des invités, confortablement assis, écoutaient religieusement le chanteur interpréter les œuvres variées de son répertoire.

Madame Duranleau, au premier rang, goûtait intensément la musique.

À ses côtés, à gauche son mari, à droite sa fille.

Derrière elle, Conchita et Marcel Claude.

Achille Cormier, dépité de s'être fait souffler la belle Espagnole, était assis non loin de là, sur la même rangée.

Et on voyait ensuite un groupe varié d'invités.

L'un d'entre eux, particulièrement, attirait l'attention des spectateurs.

Grand et mince, extrêmement bien mis, il était jeune, mais avait les cheveux complètement blancs.

Quelques rangées derrière, deux des détectives chargés de surveiller le Maj-El-Nor, brillant de tous ses feux au cou de madame Duranleau, se consultaient à voix basse.

– Le grand, avec les cheveux blancs, qui est-il ?

– Je ne sais pas exactement. Il est ici, sur la liste. Roy Rougier. Mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu son portrait, mais sous un autre nom que ça.

– T'es-tu approché de lui ?

– Oui.

– Et ?

– Regarde.

Le détective avait tiré de sa poche un étui à photos, il contenait une série de photos portant au bas le fatidique numéro qui indique bien leur provenance.

– J’avais pris cette liasse de photos, ce sont celles des plus importants voleurs de bijoux, faussaires et cambrioleurs de grande envergure que nous connaissions. Et, vois !

Il n’y avait pas d’erreur.

Le grand homme aux cheveux blancs y était.

Une excellente photo, avec le numéro et l’inévitable « WANTED, FOR JEWEL ROBBERY ».

Roy Redston.

– Tu vois comme l’alias boutonne.

– Je vois. Qu’est-ce qu’on fait ?

– On le surveille.

Daunais chantait.

La salle, fiévreuse de plaisir, écoutait religieusement.

Et tout à coup, un cri, l'obscurité, la panique.

La lumière avait flanché.

D'un coup sec, sans avertissement préalable, sans indication que ce fut autre chose qu'une panne subite.

Mais le cri avait été poussé par une femme.

L'ombre ne dura pas cinq secondes.

La lumière partit...

Je compte jusqu'à cinq...

Un, deux, trois, quatre...

Et la lumière revint.

Le cri avait été simultané.

Quand l'électricité revint, la foule, debout, était presque en panique désordonnée.

Daunais, la bouche encore ouverte, ne savait plus quoi faire.

Madame Duranleau, les yeux hagards, se tenait le cou. Devant elle et autour, son mari, sa

filles, Marcel Claude, Conchita, Roy Rougier, et Achille Adam.

Et soudain madame Duranleau poussa un cri.

Comme si la gorge lui avait refusé le son depuis cinq secondes.

Un cri qui résonna comme un glas, et qui faillit provoquer une panique.

– Mon collier !

Il était parti le collier. La gorge de madame Duranleau n'accueillait plus l'incalculable joyau.

Le cou était vide, et la main, élocuente, ne tenait plus rien.

– Quand la lumière est partie, j'ai tenu mon collier, mais quelqu'un me l'a arraché, comme ça...

Et elle fit le geste. Brutal et rapide, un geste qui avait dû arracher la chaîne, la briser.

Achille Adam s'affaira.

– Qui était autour de vous ?

On se consulta un instant.

Madame Duranleau pointa vers quelques personnes.

– Mon mari, ma fille, Marcel Claude, Conchita Valez.

Un détective était rendu près d'elle.

– C'est tout ? C'est tout ce que vous savez ?

– Oui.

Le détective se tourna vers les assistants.

– Je regrette ce contretemps, mais je dois vous avertir que chacun devra se soumettre à une fouille. Le collier est encore ici. Toutes les issues sont gardées, les jardins sont patrouillés, et personne n'a pu sortir sans être, au préalable, interrogé... et suivi...

Les invités se regardaient, consternés.

La fête finissait en tragédie.

Le Maj-El-Nor, volé...

L'un des détectives s'approcha discrètement de Rougier, Redston, de son vrai nom.

– Venez avec moi, je veux vous parler.

Ils se dirigèrent vers un petit salon ouvrant sur la grande pièce.

– Monsieur Rougier, je dois d’abord vous dire que votre nom, votre alias ne vous servent plus de rien. Nous savons que vous êtes Redston, voleur de bijoux professionnel.

Redston ne broncha pas.

– Inutile de vous dire que ce vol du Maj-El-Nor vous place dans une situation assez délicate.

Redston alluma une cigarette, et projeta une bouffée de fumée vers le plafond.

– Vous ne pourriez, en somme, rien prouver.

– Non, peut-être. Mais nous pouvons rendre votre vie dure pour quelque temps... Et puis, vous n’avez pas encore été fouillé, vous savez ?

– Je n’ai rien sur moi...

– C’est à prouver...

– Et d’ailleurs, je puis vous assurer que vous faites fausse route... Vous n’auriez qu’à regarder autour de vous... vous verrez... vous verrez que je n’y suis pour rien, dans ce vol.



– Pourquoi êtes-vous ici ce soir ?

– Je voulais m’emparer du collier.

– Et ?

– J’ai été devancé... et fort bien. J’ai été mis à pied par une main de maître.

– Qui ?

Redston hésita un instant, regarda le détective avec un sourire.

– Je ne sais pas.

Le détective se mordit la lèvre de dépit, et marcha à la fenêtre.

C’était un gros homme, bedonnant, fumant le cigare inlassablement, et portant sur sa tête un feutre défraîchi.

Il se tourna vers Redston.

– Vous êtes prêt à vous soumettre à une fouille.

Redston pâlit.

– Je ne vois pas en quoi cela serait nécessaire. Je vous donne ma parole que je me suis fait

souffler le collier ce soir.

Le détective s'approcha. Il tenait un revolver à la main.

Pendant ce temps, Achille Adam, voyant que Marcel Claude avait délaissé Conchita Valdez, s'approcha.

– Je vous avoue franchement que je profite de l'indifférence passagère que vous porte Claude, pour me rapprocher de vous. Je veux reprendre le temps perdu.

Conchita avait l'air soucieuse.

Elle n'avait écouté qu'à peine le discours tenu par Achille.

– Qu'est-ce que vous dites.

Il allait répéter sa phrase quand la belle Espagnole lui dit.

– M'escorteriez-vous au deuxième étage ? On a commencé à fouiller les gens, et je préférerais passer prendre mon manteau avant.

– Mais certainement, j'espère qu'on nous laissera sortir de l'appartement.

Achille Adam regarda curieusement la jeune fille.

– Je suis assez certain qu'on ne fera pas de difficultés. À la porte, un détective barrait l'huis.

– Je regrette...

Conchita se tourna vers Achille.

– Expliquez à monsieur que je ne désire sortir qu'un moment. Je veux prendre mon manteau, afin de pouvoir partir dès la fouille terminée.

Le détective regarda Adam.

Adam fixait le détective, le visage fermé.

Le détective s'inclina.

– Certainement. Allez.

Achille suivit Conchita.

On avait disposé les manteaux dans une chambre, et Conchita n'eut aucune peine à trouver le sien.

Elle se pencha sur le lit, et se mit en devoir de fouiller dans les poches de son manteau.

– Vous cherchez quelque chose, Conchita ?

– Mon rouge à lèvres, je veux me refaire une beauté.

Achille Adam l'examinait.

Puis sa voix perça la chambre.

– Donnez, Conchita, donnez, je vais le prendre.

L'Espagnole se retourna d'un bond.

Achille Adam la tenait en joue avec un pistolet.

– Ton déguisement est bon, ma belle, mais pas tout à fait. Ce nom de Conchita Valdez est déroutant, mais je me suis vite aperçu que tu ne pouvais être une autre que Cécile Dumont... Bien travaillé, petite, mais, d'ici, à cause de l'éclairage, on distingue le joint entre la cire et la peau...

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur.

L'accent espagnol était plus prononcé que jamais.

La cire que tu as appliqué sur ton nez pour en

changer la forme. Il eut mieux valu que tu sois restée en bas. On ne la voyait pas, là, mais tu as choisi de venir ici, et alors je puis faire mon devoir. Donne le collier.

La jeune fille s'était assise sur le lit.

– Je serai belle joueuse, comment avez-vous deviné, à part la cire, que je pouvais être Cécile Dumont ?

– Quand je t'ai rencontrée il y a deux jours, au thé chez Prévost, je ne me doutais de rien. Et ce soir non plus. C'est seulement par ta hâte à rejoindre Marcel Claude que j'ai soudain douté de quelque chose. Puis les lumières, etc., etc...

– Comment, etc., etc...

– Marcel Claude est sorti juste avant la panne d'électricité, je suis certain qu'il s'en est allé à la cave, histoire de couper le courant un moment. Il est revenu durant l'excitation qui a suivi... Je l'ai vu...

– Mais qui êtes-vous donc ? On m'a dit que vous étiez un investigateur d'assurance ?

– Exactement. Mais je suis surtout un

investigateur pour les compagnies assurant contre le vol. Et je me spécialise dans les vols de bijoux. Je connais donc mon monde. Je savais que vous et votre copain, Marcel Claude aviez un joli record de vols importants, à New York, à Chicago, et à Détroit. Quand j'ai vu votre empressement à rejoindre Marcel Claude, quand j'ai compris que vous vouliez venir ici dissimuler le collier, quand j'ai vu la cire couvrant votre nez... j'ai tout compris d'un coup sec...

– Ah, bien alors, fit la jeune fille...

– Vous, êtes pincés, j'ai toutes les preuves qu'il me faut.

– Je ne comprends plus rien...

– Vous avez été refaits, l'un et l'autre... Croyez-vous que si je n'avais pas regardé le détective d'une certaine façon vous auriez pu monter ici ?... Non... et pour vous prouver ce que j'avance, venez en bas, suivez-moi, et vous verrez que tous les détectives ici ce soir font partie de mon service d'investigations.

Cécile Dumont, alias Conchita Valdez, tendit

la main vers Adam.

– Voici, dit-elle, voici le collier.

Le joyau brillait dans sa main.

Achille Adam le prit.

Il le soupesa dans sa main.

Il marcha vers la porte.

Il l’ouvrit et siffla légèrement.

Un détective qui patrouillait le corridor s’approcha.

– Voulez-vous avoir la bonté de me garder cette personne à vue pendant quelques instants, je reviens aussitôt.

Le détective entra, revolver au poing.

Il s’installa vis-à-vis de la porte.

Achille Adam descendit.

À la porte du salon, il fit un signe au détective qui l’avait laissé monter.

Un signe de tête.

L’homme le suivit dehors.

Adam le mena vers sa voiture.

Le détective s'assit à ses côtés.

– Tu l'as ?

– Oui.

– Ça s'est bien passé ?

– Très très bien.

– Tant mieux.

Un des policiers chargés de surveiller le terrain s'approcha.

– Hé, là-dedans, qu'est-ce qui se passe. Mais quand il vit le détective assis aux côtés d'Adam, il salua, et s'excusa.

– Je vous demande pardon, je ne vous avais pas vu.

Le détective se sortit la tête par la portière.

– Escorte-nous jusqu'à la grille. Nous partons, et nous ne voulons pas être importunés.

Le policier s'installa sur le marchepieds.

Trois minutes plus tard, la voiture, sortie du terrain, filait à vive allure vers la campagne.

Le détective se tourna vers Achille Adam...



– On les a eus, mon vieux, on les a eus...

– Magistralement.

– Ça t’a pris deux mois à te faufiler dans leur société, et moi autant de temps dans le service d’investigation et de protection de la compagnie d’assurance. Mais le travail en valait la peine...

– Certainement !

Achille Adam, alias Miville Cormier, et une dizaine d’autres noms, venait de réussir le plus beau coup de sa carrière.

Mais comme ils filaient à toute vitesse, Adam sentit une main qui s’appesantit sur son épaule gauche... Il regarda par le miroir. Assis sur le siège d’arrière de l’auto, deux détectives... des vrais ceux-là...



Cet ouvrage est le 564<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.